

De quelques psittacidés

par Pierre Silvain

L'ÎLE DES PERROQUETS est un titre trompeur pour qui s'intéresse à cette variété d'oiseaux. Longtemps, il m'a abusé ; j'ai passé plusieurs années à rêver par la seule vertu des mots qui rien qu'à les murmurer, évoquaient, en plus de leur fragrance exotique, du souffle berceur des vents alizés, toute une magie colorée de plumages, toute une jacasserie dans les arbres. On a, dans une longue « carrière » de lecteur, commencée à l'âge où les enfants d'ordinaire sont tentés par d'autres découvertes, remis incessamment à plus tard nombre de lectures, moins par crainte d'une désillusion pressentie que par une bonne économie du plaisir qu'on se donne : ce devait être ce qui me retenait d'ouvrir trop tôt le roman prometteur, au titre paré de tous les prestiges. Il en fut quelques-uns dont je n'envisageais qu'en tremblant le moment de la défloraison – puisqu'il fallait bien en arriver là – : *La Chartreuse de Parme*, *Moby Dick*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ou *Le désert des Tartares*. Je les ai lus, le moment venu, sans que je puisse toujours décider s'ils ont été, s'ils demeurent à la hauteur de mes imaginations d'avant le grand saut dans les pages qui, dès qu'entrouvertes, exercent leur tyrannique hypnotisme.

Je ne parle pas ici de ceux dont le seul titre ne me fut jamais garant de ce que j'en attendais, car on sait d'expérience qu'il en est, selon Balzac, qui ne sont rien de moins que de « fieffés imposteurs ». Et il va de soi que je n'impute pas à malice le choix que Robert Margerit a fait du titre de son récit d'aventures : *La caye des papagayos*, qui en est la transcription en espagnol dans le journal que tient le narrateur, s'accorde très naturellement à l'épisode central de l'histoire. Il y est question de l'existence que vont mener les nouveaux Robinsons, plus ou moins corsaires

de leur état, dont la mauvaise fortune est cause d'un séjour forcé sur un bout de terre perdu de la mer des Caraïbes qui n'existe pas, bien entendu, même si l'auteur en établit un « relèvement » des plus précis, propre à laisser un dernier doute sur sa réalité controuvée. Ce doute à jamais s'écarte avec la dissipation des brumes de la nuit : nous entrons cette fois de plain-pied dans la fiction pour ne plus en sortir, trop heureux de nous soumettre aveuglément à ses lois. On connaît l'invite malicieuse de Paul Valéry – dont il me revient à propos qu'il pourchassait sans merci les mots creux, par lui qualifiés de « mots perroquets » – : « *Je sais où je vais / Laisse-toi conduire / Mon dessein mauvais / N'est pas de te nuire* ». J'accepte, en fin de compte, de bonne grâce, qu'il ne s'agisse que bien peu de perroquets dans l'île qui porte leur nom.

Pas de quartier, cependant ! Si le jeune narrateur – Limousin, comme Margerit, dont celui-ci à l'évidence tient la plume – note qu'une « écharpe multicolore bruisante se déroule dans les rayons de soleil traversant les ramures des mahoganys et des acacias », l'ivresse de la description à quoi il s'abandonne un instant fait place à l'évocation d'un vol d'*araracas*, ces gros perroquets que nos naufragés abattent à coups de bâton. Car, pour varier l'ordinaire que constituent les macaques et les cochons sauvages, ce sont les perroquets que l'on mange. Et comme les munitions réservées à la chasse s'épuisent, on fabrique, sur le modèle des cages à poules, des cages à perroquets, desquels l'agitation criarde n'est pas le plus négligeable des inconvénients. Leur apprendre, à l'exemple de Crusoé avant qu'il ne les enseigne à Vendredi, des rudiments de langage, que ce fût le patois des veillées limousines, le parler de la Cornouailles ou le vieux castillan, eût du moins entretenu, les jours de grande détresse, le souvenir vivant du pays, mais ces hommes rudes n'avaient pour souci permanent que d'assurer leur subsistance.

La langue des « indigènes » d'Amérique - qu'il ne faut pas confondre avec les peuplades, les « sauvages » que les conquérants espagnols trouvèrent sur ce continent, mais, suivant la terminologie de l'époque, ceux qui s'y fixèrent pour y prospérer - Chateaubriand rapporte que lorsque à son tour il en entreprit, combien plus pacifiquement, la découverte, n'était guère parlée que d'une poignée de vieilles gens. Et quant à celle des Indiens de l'Orénoque, on pouvait longtemps après leur disparition (est-ce d'un prudent euphémisme qu'use Chateaubriand pour ne pas avoir à rappeler la décimation d'une race ?), on pouvait encore en entendre prononcer quelques mots dans la cime des arbres par les perroquets revenus, eux, à l'état sauvage. Il est permis de douter de la véracité du fait, de la transmission du dialecte éteint de génération en génération de papegais. On ne remet pas pour autant en question l'affirmation de Pline d'après laquelle Agrippine avait une pie qui savait le grec et le gazouillait doctement, à l'instar des rossignols et étourneaux des jeunes César, si elle doit, comme celle de Chateaubriand, nous enseigner que les langues étant mortelles, on peut en confier la survie à la mémoire d'un oiseau.

J'ai autrefois connu l'un d'eux, dont le savoir tenait en une unique phrase qui pourtant en annonçait une suivante ; on l'attendait avec une curiosité émoustillée, mais elle ne venait pas. Il la lançait, du plus haut barreau de son perchoir, sur un ton solennel, presque protocolaire, s'arrêtait et se tenait coi un long moment, puis détachant ses mots à la façon d'un huissier reprenait : « Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire », et de nouveau observait un silence dont rien, sinon son bon plaisir et plus probablement l'automatisme du dressage, ne l'aurait tiré avant le temps réglementaire. Son maître, un ancien commandant de la Coloniale, n'était pas moins muet, dans son salon décoré d'armes à feu, de sabres et de sagaies, mais

la balafre de son sourire s'accroissait d'un côté, par une sorte de connivence, aurait-on cru, avec le grand perroquet cendré qu'il avait ramené du Congo.

Le spectacle d'une Léda moderne, sans le recours à la mythologie, la zoophilie, sans le travestissement d'un dieu en cygne, à l'état de nature, libre, joyeuse, c'est ce qui, d'emblée, retient, étonne et trouble dans le tableau de Courbet, *La femme au perroquet*. Ici, c'est un oiseau rutilant, que l'on dirait paré des gemmes dont Gustave Moreau fait un usage superlatif quand il peint ses femmes vénérées, perché, les ailes déployées, frémissantes, sur la main au bout du bras tendu de la femme, qui est l'objet de son désir à elle. Nue, renversée sur un lit, sa chevelure aux mèches folles éparpillée parmi les plis du drap défait, elle offre à nos regards son ventre et ses seins, la saillie de sa hanche, alors que toute son attention, détournée de notre convoitise, se concentre sur l'oiseau. Entrés ainsi que par effraction dans la chambre close par de lourdes tentures où s'étouffent les cris, les soupirs, tandis que s'y joue la scène secrète, nous nous trouvons, pitoyablement pris sur le fait, réduits au rôle de voyeurs de quelque peep-show. Je n'ai pas connaissance que Margerit ait évoqué ce tableau qui nous apparaît, par son atmosphère plus que par sa facture, très proche de certains des siens, et comme baigné, imprégné de la même moiteur que celle des *étés torrides* de ses romans où s'exacerbent les jeux de la chair.

J'ai gardé Loulou pour la fin. Loulou est le perroquet de Flaubert ou plutôt celui que dans *Un cœur simple* une bourgeoise de Pont-l'Évêque, qui ne l'aime guère, donne afin de s'en débarrasser à Félicité, sa servante. Le conte est le plus célèbre des trois publiés ensemble, pourtant ce que l'on sait moins – un peu mieux malgré tout depuis que Julian Barnes, reprenant cette histoire sur le mode brillant des variations musicales, entoure sa genèse d'hypothèses sans doute sujettes à caution, mais aussi de force détails puisés aux sources les plus sûres – c'est que tout

autant que pour ses « grands » romans Flaubert s'est minutieusement renseigné sur tout ce qui touche au *psittacus*, se faisant prêter un oiseau empaillé par le musée de l'Hôtel-Dieu à Rouen pour l'avoir sur sa table pendant qu'il écrivait son conte, ravivant ses souvenirs de voyage, accumulant les faits divers des gazettes, comme celui de l'homme qui se prenait pour le perroquet qu'il avait perdu, battait des bras ainsi que si c'étaient des ailes et montait dans les arbres, relevant dans de savants traités leurs maladies, de l'épilepsie à la goutte et aux ulcères de la gorge, pour aboutir au Loulou familier, facétieux, querelleur et grandiose que nous connaissons. Et en quoi Barnes voit un « exemple parfait et maîtrisé du grotesque flaubertien ». Il n'en est rien. Flaubert proteste, dans une lettre, que « cela *Un cœur simple* n'est nullement ironique, mais au contraire très sérieux et très triste... Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même ». N'ayons cure du ridicule, compatissons nous aussi au délire mystique d'une vieille servante qui, ne s'étant jamais résolue à ce que soit mort son compagnon de misère, le fait empailler et, au moment de rendre l'âme elle-même, s'en inquiète, par ces mots : « Est-il bien ? » alors qu'il est mangé des vers et que de l'étope s'échappe de son ventre. Elle peut alors mourir sans souffrance, « comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît », ayant pour dernière vision, de même que s'il était le Saint-Esprit réincarné en lui, volant au-dessus d'elle dans l'azur du ciel entrouvert au plafond de sa chambre, un perroquet gigantesque.

Quant à la *Caye des Papagayos*, même si nous n'y avons quasiment pas frayé avec ses hôtes ailés, quittons-la du moins sur cette image empreinte de la poésie nostalgique qui circule à travers tout le livre : « Au soir du second jour, la brise étant favorable, nous mîmes à la voile ; l'Île des Perroquets s'effaça pour toujours dans une couronne de rayons et de brumes mauves ».